

Stendhal et Proust, lecteurs de Saint-Simon



Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon

Jules d'Espinay Saint-Luc

Quelqu'un, je ne sais plus qui, peut-être l'éminent auteur de *L'optique de Saint-Simon*, Yves Coirault, s'est risqué à parler «d'évangiles synoptiques» pour désigner trois œuvres où se croisent autant de scènes concordantes et comparables. De leurs propres aveux, Stendhal et Proust ont été de fervents et assidus lecteurs du Mémorialiste dont ils se sont diversement inspirés. Cet article se limite à tâcher de distinguer, avec des exemples, en quoi s'opposent Stendhal et Proust dans la reproduction de leur modèle commun; c'est dire que nous ne tenterons pas de rivaliser avec les entreprises de recension des situations, des personnages et du vocabulaire, du type de la liste qu'a si bien dressée, aux Etats-Unis, pour Proust, M. De Ley. Si cet article a un intérêt quelconque, ça devrait être autant pour ce qui distingue Proust de Stendhal dans la façon d'emprunter que pour les emprunts eux-mêmes.

Je ne vois rien qui ait été dédié à Stendhal de comparable à l'étude de Dominique Jullien sur les deux modèles de Proust: les Mille et Une Nuits et Saint-Simon (1989, José Corti). Une place de choix est, certes, réservée à celui-ci dans le volumineux ouvrage que Vittorio del Litto a consacré à *La vie intellectuelle de Stendhal* (aux PUF, 1962), présentant la genèse et l'évolution des idées d'Henri Beyle, mais on y chercherait en vain cette sécrétion,

opérée par la lecture chez un écrivain, de ce que l'inoubliable Jean Prévost avait fort justement appelé «une douce mélancolie» (*La création littéraire chez Stendhal*).

Une précision encore. Saint-Simon s'est ouvert auprès de son directeur spirituel, l'Abbé de Rancé ... – dont Chateaubriand écrira, à la fin de sa propre vie et pour la rémission de ses péchés, une *Vie* remplie de délicieuses digressions, ... incises dont Eugenio d'Ors, parlant admirablement *Du Baroque* (1935) disait: "Loin de se subordonner au sujet discursif général, [elles] suivent un itinéraire indépendant, créent, dans leur cours, de nouveaux centres d'attraction, s'élargissent en ellipses, s'enroulent en volutes ..." –, ... s'est ouvert du scrupule qu'il ressentait à vouloir écrire l'Histoire après que le Saint-Esprit l'eût déjà fait! Cela peut donner à sourire, mais, à la suite de Corrado Fatta, de Gonzague Truc et de quelques autres, je ne pense pas qu'on doive prendre trop à la légère l'historien chez Saint-Simon, malgré ses inexactitudes; c'est plutôt, semble-t-il, l'idée politiquement incorrecte de l'inégalité qu'avait Saint-Simon comme fondement de la société qu'on veut rejeter avec l'historien. À cet égard, je trouve amusant que Saint-Simon ait émergé des archives et soit devenu un véritable écrivain publié, avec une première édition abrégée en huit volumes en 1789 – la seule que Stendhal ait pu lire avant d'écrire *Le Rouge et le Noir*, qu'il avait emportée à Milan quand il avait dix-sept ans et qu'il qualifiait, quatre ans plus tard, de "manuel du poète comique", imprimée comme matériel de propagande pour la Révolution, tant la peinture de la Cour à Versailles par Saint-Simon paraissait devoir servir de repoussoir à l'Ancien Régime.

Si nos préférences vont assez généralement plutôt à l'écrivain qu'à l'historien, nous ne devons pas non plus être dupes de l'aveu que fait Saint-Simon, au dernier paragraphe de ses *Mémoires*, qu'il a pu envisager de les faire «ré-écrire» par un écrivain professionnel:

«Dirais-je enfin un mot du style, de sa négligence, de répétitions trop proches des mêmes mots, quelquefois de synonymes trop multipliés, surtout de l'obscurité qui naît souvent de la longueur des phrases, peut-être de quelques répétitions? J'ai senti ces défauts; je n'ai pu les éviter, emporté toujours par la matière, et peu attentif à la manière de la rendre, sinon pour la bien expliquer. Je ne fus jamais un sujet académique; je n'ai pu me défaire d'écrire rapidement. De rendre mon style plus correct et plus agréable en le corrigeant, ce serait refondre tout l'ouvrage, et ce travail passerait mes forces; il courrait risque d'être ingrat. Pour bien corriger ce qu'on a écrit, il faut savoir bien écrire; on verra aisément ici que je n'ai pas dû m'en piquer. Je n'ai songé qu'à l'exactitude et à la vérité.» (Pléiade-GT, VII, 399)

Ma thèse est approximativement celle-ci: Stendhal colore de façon sentimentale des scènes burlesques de Saint-Simon, Proust, qui nomme quelque trente-deux fois Saint-Simon,

du genre: “cette vieille peste”, sans jamais dévoiler le traitement qu’il impose au “modèle” qu’il s’est reconnu, tire le plus souvent les emprunts qu’il fait, dramatiques ou non, vers le comique; plus précisément, s’articulant autour de deux propositions principales:

- 1) Stendhal transforme ses lectures en vécu; Proust filtre son vécu par des lectures;
- 2) Stendhal privilégie les scènes burlesques de Saint-Simon pour les teinter ensuite d’une «douce mélancolie», à la façon d’une transcription musicale faisant passer du mode majeur au mode mineur ou bien, empruntant à la physique une comparaison avec l’Effet Doppler, la sensation pour un piéton d’être rejoint puis doublé par un véhicule rapide dont le bruit passe de l’aigu au grave; rien de tel apparemment chez Proust qui – à la différence de la tonalité générale de son œuvre (pouvant aller jusqu’à la mièvrerie), tire toujours de Saint-Simon un effet tonique et comique, que ce soit depuis un passage d’une gravité indubitable, tel l’éloge funèbre du maréchal de Lorge ou à partir d’une scène burlesque comme celle où la princesse des Ursins est accablée de noms d’oiseaux par son sigisbée, d’Aubigny, qui la croit seule et craint qu’elle vienne lui réclamer encore une besogne amoureuse. François Mauriac avait noté, en 1955, que Proust “ a pris le ton de Saint-Simon pour tout ce qui touche à l’univers des Guermantes et il serait curieux d’étudier comment Proust a “intériorisé” ce style et, par là, découvert le sien.”

Une autre distinction, plus générale, mais elle ne porte pas sur le traitement des scènes et leur typologie, c’est la conformité, qu’on observe chez Stendhal, au caractère exemplaire de «catastrophe» partout présent dans les *Mémoires* (la catastrophe de Farges est la plus célèbre), une rupture soudaine dans la carrière d’un personnage comme si tout changement, chez Saint-Simon, ne pouvait être qu’abrupt et en quelque sorte maléfique; à peine Fabrice del Dongo est-il sorti de prison qu’il prend la décision inattendue de revêtir l’habit religieux et de se cloîtrer dans une Chartreuse – qui n’a jamais existé dans les environs de Parme; Julien Sorel est foudroyé en pleine ascension sociale. À l’opposé, rien ne se rompt, mais tout se délite, se désagrège progressivement, se rouille chez Proust; la veuve Verdurin devient, tout naturellement pourrait-on dire, à son heure, passés les temps de bamboche, la seconde princesse de Guermantes et d’après-guerre.

Comme on va le voir, cette thèse ne peut être qu’hypothétique, il reste une part conjecturale irréductible à l’interprétation que je propose de «l’imitation» de Saint-Simon – comme il y a des Imitations de Jésus-Christ ou de la Nature, jusque dans le renoncement à imiter, ainsi que Proust le met en œuvre avec le peintre Elstir renonçant à copier Chardin qu’il vénère, ainsi encore que le Narrateur le fera, nous dit-il, avec ses deux modèles. Si, en effet, nul ne peut apporter la preuve d’une affirmation quant à l’intention des auteurs, si personne ne

peut dire: Stendhal ou Proust, ici ou là, a voulu faire ceci ou cela, en revanche, il est permis à chacun, peut-être même recommandé, de fonder sa conviction intime sur des rapports formels.

Cocteau se souvenait d'un souper chez Larue, au bas des Champs-Élysées, en compagnie de Diaghilev et de Nijinski, au cours duquel il renouvela l'exploit que Bertrand de Salignac-Fénelon avait déjà accompli dans le même restaurant, en se promenant sur les tables et en voltigeant sur les banquettes pour aller chercher la pelisse de Proust. La scène est d'abord décrite dans *Jean Santeuil*, puis reprise avec Robert de Saint-Loup dans *Le côté de Guermantes*; Proust confie à Cocteau, pourtant témoin oculaire et acteur de l'un des deux événements «réels», qu'il s'était inspiré du passage suivant de *La Princesse de Clèves*:

«Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure: le bal commença; et, comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. Madame de Clèves acheva de danser, et, pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna; et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être M. de Nemours, *qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on dansait.*»

Cette confidence ne suffit, hélas pas, à en faire une pierre de Rosette qui permettrait de déchiffrer d'autres transpositions, du moins montre-t-elle que Proust associe volontiers des souvenirs de lecture à ce qu'il vit et filtre ses réminiscences avec le rappel de ce qu'il a lu. Voici le dernier état de la scène (Bouquins, II, 340):

«... aussi vite qu'il l'avait annoncé, Saint-Loup réapparut dans l'entrée tenant à la main le grand manteau de vigogne du prince à qui je compris qu'il l'avait demandé pour me tenir chaud. Il me fit signe de loin de ne pas me déranger, il avança, il aurait fallu qu'on bougeât encore ma table ou que je changeasse de place pour qu'il pût s'asseoir. Dès qu'il entra dans la grande salle, il monta légèrement sur les banquettes de velours rouge qui en faisaient le tour en longeant le mur et où en dehors de moi n'étaient assis que trois ou quatre jeunes gens du Jockey, connaissances à lui qui n'avaient pu trouver place dans la petite salle. Entre les tables, des fils électriques étaient tendus à une certaine hauteur; sans s'y embarrasser Saint-Loup les sauta adroitement comme un cheval de course un obstacle; confus qu'elle s'exerçât uniquement pour moi et dans le but de m'éviter un mouvement bien simple, j'étais en même temps émerveillé de cette sûreté avec laquelle mon ami accomplissait cet

exercice de voltige; et je n'étais pas le seul; car encore qu'ils l'eussent sans doute médiocrement goûté de la part d'un moins aristocratique et moins généreux client, le patron et les garçons restaient fascinés, comme des connaisseurs au pesage; un commis, comme paralysé, restait immobile avec un plat que des dîneurs attendaient à côté; et quand Saint-Loup, ayant à passer derrière ses amis, grimpa sur le rebord du dossier et s'y avança en équilibre, des applaudissements discrets éclatèrent dans le fond de la salle. Enfin, arrivé à ma hauteur, il arrêta net son élan avec la précision d'un chef devant la tribune d'un souverain, et s'inclinant, me tendit avec un air de courtoisie et de soumission le manteau de vigogne, qu'aussitôt après, s'étant assis à côté de moi, sans que j'eusse eu un mouvement à faire, il arrangea, en châle léger et chaud, sur mes épaules.»

Aucune confidence de Stendhal ne nous renseigne, par exemple, sur la ressemblance avec Alberoni du grand vicaire de Frilair, dans *Le Rouge et le Noir*, au chapitre décrivant « le premier avancement »:

« Julien ne sut que plus tard quel était le talent spécial de l'abbé de Frilair. Il savait amuser son évêque, vieillard aimable, fait pour le séjour de Paris, et qui regardait Besançon comme un exil. Cet évêque avait une fort mauvaise vue, et aimait passionnément le poisson. L'abbé de Frilair ôtait les arêtes du poisson qu'on servait à Monseigneur. »

C'est cet affable prélat qui donne à Julien une superbe édition de Tacite dont la lecture est interdite au séminaire. Mais il y a gros à parier que Stendhal n'a jamais connu personne qui ait jamais fait carrière en préparant le poisson d'un supérieur; ce personnage ne provient d'aucun «petit fait vrai», il est purement livresque, directement tiré de la bibliothèque. Une part importante revient aux lectures dans ce que Georges Blin a appelé « le réalisme subjectif » des personnages de Stendhal et qui ont « l'élégance de ne pas se figer dans la glu d'un type ou d'un caractère », ainsi que l'écrit Marc Cerisuelo. Yves Coirault avait déjà noté, à propos du vol des franges d'or, restituées, de façon très improbable, par la voie des airs, dans un paquet lancé sur la table où dînait le Roi: “*la vivacité de l'impression en implique la véracité*”; c'est aussi ce que nous dit Stendhal dans *La vie d'Henry Brulard* (encore un nom emprunté à une puissante famille de souche bourguignonne, illustrée par des personnages des *Mémoires* de Saint-Simon, tels que Puy sieulx et Fabio Brûlart de Sillery, évêque d'Avranches, puis de Soissons, prêt à toutes les bassesses pour avoir ... ce qu'il n'obtient finalement pas, l'évêché de Reims; c'est à son propos que Saint-Simon emploie l'expression: “C'était bouillir du lait aux bons Pères”, pour signifier: flatter et se soumettre

aux Jésuites; au début du *Rouge et du Noir*, M. de Rênal reprend cette expression):

« Je proteste de nouveau que je ne prétends pas peindre les choses, en elles-mêmes, mais seulement leur effet sur moi. (p. 134) [...] ... toute ma vie j'ai vu mon idée et non la réalité. (p. 390) [...] Je mis la main à mon sabre et voulus le tirer, ce qui prouve que j'avais un sabre. (p. 393) »

Un peu avant le premier avancement de Julien, curieusement présenté en parallèle avec celui de l'abbé de Frilair! – c'est l'occasion de citer une phrase du *Voyage Sentimental*: on n'avance moins dans le monde par les services qu'on rend que par ceux qui vous sont rendus, on continue ainsi d'arroser un arbuste parce qu'on l'a planté ... et de corriger un jugement hâtif de Vittorio del Litto relatif à Sterne: "... le nom de cet auteur ne revient que rarement sous la plume de Stendhal. En dépit de son succès sur le continent, *Le Voyage sentimental* ne sera jamais un livre dont il raffolera" (op. 95), tandis que d'autres font de Stendhal un "proche des désinvoltes et des burlesques", ... on trouve un écho à ce vol des franges, au chapitre Une procession:

"Julien voulut prendre un surplis pour suivre l'évêque à la superbe procession.

– Et les voleurs, mon ami, et les voleurs! s'écria l'abbé Chas, vous n'y pensez pas. La procession va sortir; l'église restera déserte; nous veillerons, vous et moi. Nous serons bien heureux s'il ne nous manque qu'un couple d'aunes de ce beau galon qui environne le bas des piliers. [...] c'est de l'or pur".

Coirault poursuit (op. 80): "... l'image paroptique passe pour plus sûre que la vision axiale ou "moyenne". Et peu s'en faut que la meilleure preuve de son authenticité ne soit pour l'écrivain la stérilité même à laquelle elle voue l'effort de sa réflexion, débouchant nécessairement sur le prodige et le mystère: si le "malin génie" se manifeste ainsi dans l'apparence, c'est qu'il est, obscure présence, caché dans la réalité même du monde; si le regard se trouble, c'est qu'à force de voir clair il entrevoit dans le monde visible le sombre domaine, le monde interdit du sacré." Je ne partage, toutefois, pas l'avis de Coirault quant au seul recoupement "dans la nébuleuse Balzac ... de la nébuleuse Saint-Simon et de la nébuleuse Proust".

Rappelons que Stendhal avait emporté à Moscou, où il s'est perdu, le manuscrit qui lui tenait le plus à cœur, le projet d'une pièce comique qu'il avait intitulée *Le Tellier*. Stendhal a, en effet, d'abord eu l'ambition de devenir un auteur comique ... et il ne reste plus trace d'aucun comique avec l'abbé Frilair, très vraisemblablement inventé depuis une scène burlesque de Saint-Simon (Pléiade-GT, II, 575/... et III,35):

«[Le duc de Vendôme, généralissime en Espagne, en 1706] était grand mangeur,

d'une gourmandise extraordinaire, ne se connaissait à aucun mets, *aimait fort le poisson*, et mieux le passé, et souvent le puant, que le bon. [...] C'est ce qui fit la fortune du fameux Alberoni [qui deviendra cardinal et Premier Ministre en Espagne ...] qui n'avait point de morgue à garder, et qui savait très bien quel était Vendôme, [il] résolut de lui plaire à quelque prix que ce fût pour venir à bout de sa commission au gré de son maître, et de s'avancer par là auprès de lui. Il traita donc avec M. de Vendôme sur sa chaise percée, égaya son affaire par des plaisanteries qui firent d'autant mieux rire le général, qu'il l'avait préparé par force louanges et hommages. Vendôme en usa avec lui comme il avait fait avec l'évêque [de Parme], il se torcha le cul devant lui. À cette vue, Alberoni s'écrie: *O culo di angelo!* ... et courut le baiser. Rien n'avança plus ses affaires que cette infâme bouffonnerie. [... Passant bientôt de la cuisine et des "ragoûts étranges" à la rédaction des lettres de M. de Vendôme, Alberoni fut mis par celui-ci] sur le pied d'un ami de confiance plutôt que d'un domestique, à qui ses familiers même et les plus haut huppés de son armée firent la cour. [... Vendôme meurt en 1712, retiré dans un] petit bourg presque abandonné et loin de tout au bord de la mer, dans le royaume de Valence, *pour y manger du poisson tout son soûl.* »

J'aurais volontiers dit qu'il suffit à présent de laisser les textes parler d'eux-mêmes, si je ne craignais que le lecteur se méprenne et n'attende des textes qu'ils fassent preuve *d'égotisme* et manifestent un penchant pour l'introspection. Dans une Préface célèbre à un roman qui l'est beaucoup moins, *Le Traître* d'André Gorz, Sartre écrit: "... derrière ces fulgurations se cache un enfant défunt qui se préfère à tout: l'enfant Racine, l'enfant Pascal, l'enfant Saint-Simon, voilà nos classiques." Et voici une scène parmi les moins connues des Mémoires qui peut avoir été reprise, sur un ton différent, dans *Un roi à Verrières*, où nous retrouvons Julien Sorel qui a caracolé avant d'endosser une soutane, sans retirer ses éperons; l'abbé Chélan l'envoie s'informer des raisons du retard de l'officiant, le très jeune évêque d'Agde que Julien, ébahi, surprend devant "un miroir mobile en acajou", s'exerçant à distribuer des bénédictions en attendant qu'on lui apporte sa mitre qu'il va bientôt coiffer ni "trop en arrière, cela aurait l'air un peu niais; mais il ne faut pas non plus la porter baissée sur les yeux comme un shako d'officier." Arrêté à l'entrée de l'église, "le clergé s'impatientait. [...] Je suis désolé de faire attendre Messieurs du chapitre. [...] – Je suis prêt, dit l'évêque. Allez, Monsieur, avertir M. le doyen et Messieurs du chapitre."

Il n'est pas tout à fait sans intérêt de savoir que Saint-Simon, Ambassadeur

Extraordinaire en Espagne, menant se marier au Prince des Asturies une fille du Régent, avait reçu pour instruction du Cardinal Dubois de toujours prendre le pas sur le Nonce; c'est donc une condition de préséance et de protocole, imposée à Saint-Simon et non suscitée par lui, qui nous vaut le spectacle d'une scène grotesque; Saint-Simon, en effet, en est le témoin parce qu'il est venu, par avance, occuper le "carreau" (le coussin) le plus proche de celui du roi, pour n'avoir pas à céder cette place à l'envoyé du Pape.

« Le prie-Dieu du roi était placé vis-à-vis de l'autel, à peu de distance des marches, précisément comme le prie-Dieu du Roi à Versailles, mais plus près de l'autel, avec deux carreaux à côté l'un de l'autre. La chapelle été vide de courtisans. Je me mis à côté du carreau du roi, à droite tout au bord en dehors du tapis, et je m'amusai là mieux que je ne m'y étais attendu. Le cardinal Borgia, pontificalement revêtu, était au coin de l'épître, le visage tourné à moi, apprenant sa leçon entre deux aumôniers en surplis, qui lui tenaient un grand livre ouvert devant lui. Le bon prélat n'y savait lire; il s'efforçait, lisait tout haut et de travers. Les aumôniers le reprenaient; il se fâchait et les grondait, recommençait, était repris de nouveau, et se courrouçait de plus en plus jusqu'à se tourner à eux et à leur secouer le surplis. Je riais tant que je pouvais, car il ne s'apercevait de rien, tant il était occupé et empêtré de sa leçon. Les mariages en Espagne se font l'après-dînée, et commencent à la porte de l'église, comme les baptêmes. Le roi, la reine, le prince et la princesse y arrivèrent avec toute la cour, et fut annoncé tout haut. *Qu'ils attendent*, s'écria le cardinal en colère; *je ne suis pas prêt*. Ils s'arrêtèrent en effet, et le cardinal continua sa leçon, plus rouge que sa calotte et toujours furibond. Enfin il s'en alla à la porte, où cela dura assez longtemps. La curiosité m'aurait fait suivre, sans la raison de conserver mon poste. J'y perdis du divertissement; car je vis arriver le roi et la reine à leur prie-Dieu, riant et se parlant, et toute la cour riant aussi. » (Pléiade-GT, 1722, VII, 20/21).

Suivent deux extraits de Saint-Simon, l'un burlesque, l'autre grave – c'est l'éloge funèbre de son beau-père, le maréchal de Lorge, tous deux pareillement tirés vers le comique par Proust:

« Louville, à qui la camarera-mayor [la princesse des Ursins qui a près de soixante ans] voulut parler une après-dînée avec le duc de Medina Celi, *et voulant les voir sans être interrompue*, entra, suivie d'eux, dans une pièce reculée de son appartement. D'Aubigny [il avait sur la princesse des Ursins le pouvoir de "ceux qui suppléent à l'insuffisance des maris"] y écrivait, qui, ne voyant entrer que sa maîtresse, se mit à jurer et à lui demander si elle ne le laisserait jamais une heure en

repos, en lui donnant des noms les plus libres et les plus étranges, avec une impétuosité si brusque, que tout fut dit avant que Mme des Ursins pût montrer qui la suivait. Tous quatre demeurèrent confondus: d'Aubigny à s'enfuir, le duc et Louville à considérer la chambre pour laisser quelques moments à la camarera-mayor pour se remettre, et les prendre eux-mêmes. Le rare est qu'après cela il n'y parut pas, et qu'ils se mirent à conférer comme s'il ne fût rien arrivé.» (Pléiade-GT, 1703, II, 238).

«À un moment où ma grand-mère était sans connaissance, la vue de la tristesse de ce prêtre me fit mal, et je le regardai. Il parut surpris de ma pitié et il se produisit alors quelque chose de singulier. Il joignit ses mains sur sa figure comme un homme absorbé dans une méditation douloureuse, mais, *comprenant* que j'allais détourner de lui les yeux, *je vis* qu'il avait laissé un petit écart entre ses doigts. Et, au moment où mes regards le quittaient, j'aperçus son œil aigu qui avait profité de cet abri de ses mains pour observer si ma douleur était sincère. Il était embusqué là comme dans l'ombre d'un confessionnal. Il s'aperçut que je le voyais et aussitôt clôtura hermétiquement le grillage qu'il avait laissé entrouvert. Je l'ai revu plus tard, et jamais entre nous il ne fut question de cette minute. Il fut tacitement convenu que je n'avais pas remarqué qu'il m'épiait. Chez le prêtre comme chez l'aliéniste, il y a toujours quelque chose du juge d'instruction.» (Bouquins, II, 185).

À partir de deux situations qui n'ont rien en commun, un aparté ministériel et une agonie, on passe d'une faute commune de grammaire: inversion du sujet et du complément, «Louville à qui la camarera-mayor voulut parler (...) et voulant...» [Ce n'est plus Louville qui veut]; «il joignit (...) mais *comprenant* que j'avais (...), *je vis* ...», à une conclusion commune: «Le rare est qu'après cela il n'y parut pas (...) comme s'il ne fut rien arrivé», pour Saint-Simon et pour Proust: «... jamais entre nous il ne fut question de cette minute. Il fut tacitement convenu que je n'avais pas remarqué qu'il m'épiait.»

Sous l'écorce du drame apparent, on retrouve la sève et la veine du comique.

Voyons pour finir le traitement réservé par Proust à l'éloge du maréchal de Lorge. L'éloge par Saint-Simon, son gendre, est rendu à la date du décès et n'excède pas deux pages; il met principalement en scène le défunt, son oncle et Bossuet, celui-ci instruisant séparément et gardant secrètes les conversions de Turenne et de son neveu. La scène correspondante dans *Sodome et Gomorrhe* a lieu à la page 584 (Bouquins II), mais elle est annoncée dès la page 542 et son récit par Swann au Narrateur est plusieurs fois différé. Le dialogue final, avec des phrases courtes, renoue, de façon quasi parodique, avec le comique de Molière (tel aussi qu'il est pastiché par Sacha Guitry avec M. Dimanche). A l'opposé du discret Bossuet, c'est l'abbé

Poiré, alias le célèbre abbé mondain Mugnier, qui révèle au prince et à la princesse de Guermantes leur commune mais secrète conversion à la cause de Dreyfus. On peut se souvenir aussi que Proust avait rédigé pour *Le Figaro* des comptes rendus du procès de Dreyfus et qu'il a dédié *Du côté de chez Swann* au directeur du journal, Gaston Calmette qui sera revolvérisé le 16 mars 1914 par Mme Caillaux.

C'est donc bien sur le mode comique que Proust aborde l'un des deux thèmes principaux de *La Recherche*: la judaïté qu'il met en balance avec l'homosexualité manifestée par un Charlus qu'on voit aussi apparaître dans les parages au même moment. À titre de conclusion – dont on peut encore se demander s'il en faudrait une, je trouve sidérant que Joseph Conrad qui avait “renoncé” à sa langue maternelle, le polonais, pour écrire en anglais des récits d'aventure, ait choisi, à la fin de sa vie, de perfectionner son français pour pouvoir lire Proust en version originale.

«M. de Lorge voulut voir par lui-même, quand il fut parvenu au point de se défier tout à fait de ce qu'il avait cru jusqu'alors. Il prit donc le parti de feuilleter lui-même, et de proposer ses doutes au célèbre Bossuet, depuis évêque de Meaux, et à M. Claude, ministre [protestant] de Charenton, et le plus compté parmi eux. Il ne les consultait que séparément, à l'insu l'un de l'autre, et leur portait comme de soi-même leurs réciproques réponses, pour démêler mieux la vérité. Il passa de la sorte toute une année à Paris, tellement occupé à cette étude, qu'il avait comme disparu du monde, et que ses plus intimes, jusqu'à M. de Turenne, en étaient inquiets, et lui faisaient des reproches de ce qu'ils ne pouvaient parvenir à le voir. Sa bonne foi et la sincérité de sa recherche mérita un rayon de lumière. M. de Meaux lui prouva l'antiquité de la prière pour les morts, et lui montra dans saint Augustin que ce docteur de l'Église avait prié pour sainte Monique, sa mère. [...] Convaincu alors, il prit son parti; mais les considérations de ses proches l'arrêtèrent encore: il sentait qu'il allait plonger le poignard dans le cœur des trois personnes qui lui étaient les plus chères, sa mère, sa sœur et M. de Turenne, à qui il devait tout, et de qui il tenait tout jusqu'à sa subsistance. Cependant ce fut par lui qu'il crut devoir commencer: il lui parla avec toute la tendresse, toute la reconnaissance, tout le respect du meilleur fils au meilleur père, et, après un préambule dont il sentit tout l'embarras, il lui fit toute la confidence de cette longue retraite, dont il lui avoua enfin le fruit, et il assaisonna cette déclaration de tout ce qui en pouvait adoucir l'amertume. M. de Turenne l'écouta sans l'interrompre d'un seul mot; puis, l'embrassant tendrement, lui rendit confidence pour confidence, et l'assura qu'il avait d'autant plus de joie de sa résolution, que lui-même

en avait pris une pareille après y avoir travaillé longtemps avec le même prélat que lui. On ne peut exprimer la surprise, le soulagement, la joie de M. de Lorge . M. de Meaux lui avait fidèlement caché qu'il instruisait M. de Turenne depuis longtemps, et à M. de Turenne ce qu'il faisait avec M. de Lorge.» (Pléiade-GT, 1702, II, 119).

« – Enfin seuls, me dit-il [c'est Swann qui parle au Narrateur]; je ne sais plus où j'en suis. N'est-ce pas, je vous ai dit que le Prince avait demandé à l'abbé Poiré s'il pourrait dire sa messe pour Dreyfus. "Non, me répondit l'abbé (je vous dis "me", me dit Swann, parce que c'est le Prince qui me parle, vous comprenez?) car j'ai une autre messe qu'on m'a chargé de dire également ce matin pour lui. – Comment, lui dis-je, il y a un autre catholique que moi qui est convaincu de son innocence? – Il faut le croire. – Mais la conviction de cet autre partisan doit être moins ancienne que la mienne. – Pourtant, ce partisan me faisait déjà dire des messes quand vous croyiez encore Dreyfus coupable. – Ah! je vois bien que ce n'est pas quelqu'un de notre milieu. – Au contraire! – Vraiment, il y a parmi nous des dreyfusistes? Vous m'intriguez; j'aimerais m'épancher avec lui, si je le connais, cet oiseau rare. – Vous le connaissez. – Il s'appelle? – La princesse de Guermantes." » (Bouquins II, 584).

Conclusion alternative. « On a dit que la *beauté* est une *promesse de bonheur*. *Inversement*, la possibilité du plaisir peut être un commencement de beauté » (Proust, *La prisonnière*). Stendhal avait repris, en la transformant, l'expression de Keats: *A thing of beauty is a joy for ever*; littéralement: un objet de beauté est à jamais [source de] joie.

Dans cette monstrueuse excroissance que figurent *La prisonnière* et *La fugitive* (et que je préfère à tout le reste) – analogue au développement imprévu du personnage de Charlus dans d'autres parties, on voit à l'œuvre un procédé d'inversion typiquement proustien: la prisonnière et la fugitive vont *permuter*, ainsi que Venise et Albertine, dit très justement Bernard Raffali. À la fin de *La prisonnière*, la prison c'est Albertine et la fugitive c'est Venise; dans *La fugitive*, la prison sera Venise et la fugitive Albertine. On peut soupçonner l'omniprésence de ce jeu de bascule et de balançoire dans La Recherche et sa mise en œuvre dans le traitement des emprunts.

Jules d'Espinay Saint-Luc